

un courrier extraordinaire arrive à la Chartreuse, porteur d'ordres sévères. Il fallait sans retard éloigner le Pape de la Toscane et le conduire en France.

Mais comment annoncer une pareille nouvelle à ce vieillard à demi paralysé, tout courbé sous le poids de la maladie?

M^{gr} Spina se décida, car les ordres étaient pressants : « Très Saint-Père, lui dit-il, un nouvel orage s'est formé contre vous.

— Que la volonté de Dieu soit faite! Nous sommes préparé à tout; Nous adorons dans cette longue persécution que Nous fait éprouver le Directoire les secrètes dispositions de la Providence; que la volonté de Dieu s'accomplisse sur Nous! »

Ce fut dans ces dispositions et dans ce lamentable état de santé que les commissaires français l'enlevèrent le soir même de la Chartreuse et le conduisirent à Florence, dans une auberge, d'où l'on repartit le lendemain. Arrivé à Parme le 1^{er} avril, le Pape dut y séjourner quelques jours, tant ses forces étaient épuisées.

L'officier français, ému de compassion, lui prodiguait en secret les égards les plus respectueux; mais, dans la nuit du 12 au 13 avril, un nouvel ordre arrive. Il est conçu en termes menaçants. Une fausse alerte de l'approche des Autrichiens en était le motif apparent. Il faut partir sur l'heure. En vain, le Pape fait-il valoir son déplorable état; en vain, les médecins déclarent-ils que le Pontife peut mourir des fatigues d'un pareil voyage. Un commissaire entre dans la chambre où Pie VI était couché; d'une main brutale, il découvre le lit, inspecte les plaies et s'écrie : *Mort ou vif, il faut que le Pape parte d'ici!*

Dès le dimanche, en effet, et de grand matin, le cortège était en route pour Plaisance. Le lendemain, 15 avril, on se dirigeait vers Iodi, afin de gagner Milan et Turin. Mais à peine avait-on franchi le Pô, que la peur des Autrichiens fait commander volte-face et l'on ramène le captif à Plaisance, afin de le faire parvenir à Turin par une autre route.

Le 24 avril, il arrivait dans la capitale du

Piémont, et au lieu de le conduire en ville, on le dirigea sur la citadelle.

C'est alors qu'on lui apprit que le terme de son voyage était la France : « J'irai, dit-il, levant les yeux au ciel, j'irai partout où ils voudront me conduire! »

Et, le vendredi 26 avril, jeté en voiture pendant la nuit, il s'achemine vers les Alpes. Les Chanoines Réguliers d'Oulx le reçoivent, mais, dès le lendemain, ce pauvre vieillard, que jusque-là on avait pu asseoir dans un carrosse, est posé sur une chaise à porteurs, grossier brancard sur lequel il va faire l'ascension périlleuse du mont Genève, recouvert de onze pieds de neige et bordé d'effrayants précipices. La route, devenue impraticable il fallut envoyer des guides pour indiquer les passages les moins difficiles.

Des hussards piémontais ont pitié de sa souffrance, car il règne sur ces sommets un froid pénétrant; ils lui offrent leurs pelisses : « Merci, leur dit le Pape, je ne souffre pas, je ne crains rien; la main du Seigneur me protège visiblement au milieu de tant de dangers. Allons, mes amis, mettons en Dieu notre confiance! »

Le 30 au soir, le lamentable cortège touche enfin le sol de cette France d'où sont partis tous les fléaux que l'impiété et la guerre déchaînent sur l'Europe; mais consolons-nous; le ciel y a préparé des miracles de repentir! La vue de cette victime auguste va, partout sur son passage, réveiller les meilleurs sentiments endormis au fond des consciences. Honteux de leurs crimes, fatigués d'un gouvernement qui les déshonore, les vrais Français commencent à gémir des excès de l'irréligion et des ruines qu'elle a semées sur tout le territoire.

Arrivé à ce point de notre récit, nous trouvons un écrivain nouveau qui a très spécialement étudié les étapes de notre saint Pontife en France, dans un livre intitulé : *Pie VI dans les prisons du Dauphiné* (1). Ce sera désormais notre guide jusqu'à la fin de cette admirable vie.

(1) Par A. M. DE FRANCLIEU, 1 vol. in-12, Montreuil-sur-Mer, 1892, 2^e édition.



PIE VI (1)

CHAPITRE III

COURONNEMENT D'UN GLORIEUX PONTIFICAT — MORT EN EXIL

VII. LE PAPE A BRIANÇON — LES PERSONNAGES DE SA SUITE — LES SUCCÈS DE SOUTWAROW DANS LA HAUTE ITALIE EFFRAYENT LE DIRECTOIRE — DÉPART POUR GAP — STATION A EMBRUN — A SAVINES — SCÈNES ET ANECDOTES — A LA MURE — A VIZILLE — ARRIVÉE A GRENOBLE — M^{me} DE VAULX — « A BAS LE COMMISSAIRE! A BAS SON CHAPEAU! » — DÉPART POUR TULLINS, SAINT-MARCELLIN, ROMANS ET VALENCE

A un mille de Briançon, une compagnie de soldats présenta les armes au Saint-Père; les officiers eux-mêmes et le commandant de place vinrent pour le saluer.

(1) Le joli portrait que nous plaçons ici est la reproduction d'un médaillon vendu à Valence pendant la captivité et que nous donnons d'après l'héliogravure placée en tête du livre de M. de FRANCLIEU : *Pie VI dans les prisons du Dauphiné*.

Quant à la population de la ville, grossie par la curiosité et, ce jour-là, par la coïncidence d'un marché, elle se montra si empressée que la municipalité prit peur et décréta que l'on ne sonnerait pas les cloches. Précaution bien inutile, car tout le peuple de la ville et des campagnes environnantes était là, animé d'un sentiment si vif, que Pie VI, touché jusqu'aux larmes, se retourna vers un des prélats qui le suivaient : « Je n'ai pas trouvé une foi si grande en Israël, » dit-il, empruntant la parole du Maître qu'il représentait si bien.

Le Pape pénétra dans Briançon et, comme les forts qui protégeaient la ville étaient alors démantelés, il fut conduit dans une maison contiguë à l'hôpital et habitée jusque-là par le commandant de place. Cette maison, composée de quatre pièces, était en

assez mauvais état et fort insuffisante pour loger les personnes qui avaient l'honneur de partager l'exil du Vicaire de Jésus-Christ.

Cette suite du Saint-Père se composait de 35 personnes qu'il ne sera pas inutile de présenter au lecteur.

C'étaient : d'abord M^{re} Caracciolo, ancien camérier, qui n'avait jamais voulu se séparer de son maître; puis M^{re} Spina, que nous retrouverons plus loin dans les premières négociations du Concordat et que Pie VI avait nommé archevêque de Corinthe; le P. Jérôme Fantini, Trinitaire et confesseur du Pape; le P. Jean-Pie Ramera, Mineur réformé; l'abbé Baldassari, secrétaire de M^{re} Caracciolo et l'un des historiens de ce martyr; Joseph Marotti, ancien Jésuite et professeur de rhétorique au Collège romain. Après ces personnages, qui formaient le cortège immédiat de Pie VI, il y avait des domestiques que rien n'avait rebutés quand il s'était agi de suivre le Souverain Pontife.

Ces dignes compagnons de l'exil durent chercher un logement dans les différentes maisons de la ville.

Peu curieux de visiter les beautés et les sites de la Durance, ils venaient chaque jour autour du Pape. Celui-ci, accablé par ses souffrances physiques autant que par les douleurs de l'Église, passait ses journées étendu sur un fauteuil, comme paralysé et ne pouvant se mouvoir qu'à l'aide de ses serviteurs. Deux sentinelles veillaient jour et nuit à la porte extérieure et dans le corridor; au-dessus de l'appartement du Pape, logeait le commandant Michaud et, à deux pas, le commissaire de la République, nommé Bérard, dit l'*aveugle*.

Depuis quinze jours déjà, Pie VI subissait cette prison quand, soudain, l'on apprit l'entrée de Souwarow à Milan et la marche des troupes alliées sur Turin. Le Directoire, inquiet, prit peur de nouveau, et le général Müller, commandant les Hautes-Alpes, reçut l'ordre de transférer le captif dans l'un des forts qui dominaient Briançon, si l'ennemi approchait de Suze. Peu après (28 mai), on apprit que le général russe

venait d'entrer à Turin à la tête de 20000 soldats. Cette victoire devint le prétexte de nouvelles vexations : on accusa les prêtres de la suite de Pie VI d'avoir fait des vœux pour le succès des alliés. Müller ne vit rien de mieux à faire que de les séparer de leur maître et les envoyer à Grenoble. Le Pape fut accablé de cette nouvelle; mais, prenant aussitôt son parti : « Nous sommes disposé à Nous sacrifier, plutôt que voir s'éloigner de Nous ceux en qui Nous avons mis notre confiance. »

Cette consolation ne lui fut pas accordée, et, le 8 juin, M^{re} Spina et tous les autres prêtres durent prendre congé de Sa Sainteté et se rendre à Grenoble. Seul, le P. Fantini, excellent vieillard, mais incapable d'aider efficacement le Pape, fut laissé auprès de sa personne.

Au reste, Pie VI lui-même ne devait pas rester longtemps dans sa prison de Briançon. Le Directoire, de plus en plus alarmé des succès des impériaux en Italie, ordonna de transporter la sainte victime de Briançon à Valence. L'arrêté, pris le 22 prairial (11 juin 1799), était signé Merlin et Fr. de Neufchâteau. Bontoux, commissaire central des Hautes-Alpes, fut chargé d'exécuter cet ordre, et Bérard en pressa l'accomplissement avec une brutalité révoltante. Les médecins de l'hôpital et un ancien officier, M. de Lapeyrouse, affirmèrent vainement que le Pape n'était pas transportable : « C'est une imposture, répliqua le cruel commissaire, il faut que, mort ou vif, le Pape soit parti demain (1)! »

Pie VI ne partit cependant que le surlendemain, tant son état était inquiétant, et Bontoux lui traça l'itinéraire suivant, qu'il adressait à Bérard : « Le Pape partira de Briançon octidi prochain, et, le soir, couchera à Saint-Crépin; nonidi, à Savines; décadi à Gap; primidi à Corps, premier gîte de votre département..... Quinze gendarmes m'ont paru suffisant pour l'es-

(1) Ce Bérard, nommé en 1800 juge d'instruction et principal du collège de Briançon, devint complètement aveugle. En 1839, il fut frappé d'aliénation : ce persécuteur se croyait sans cesse persécuté. Il mourut en 1844 dans un hôpital de Lyon.

corte..... J'ai eu soin de recommander, en faveur de ce malheureux vieillard, tous les égards dus à son âge et à ses infirmités. »

Le 27 juin, au matin, Pie VI reprenait donc le chemin d'un nouvel exil, plus douloureux en raison de la paralysie dont il souffrait et du froid très vif, augmenté encore par une neige épaisse qui tombait. L'assoupissement du Pape était si profond, que les secousses de la charrette qui le portait ne parvenaient pas à le tirer de sa léthargie.

A Saint-Crépin, on l'étendit sur un lit préparé chez le médecin Aymard et l'on s'attendait d'un moment à l'autre à le voir rendre le dernier soupir.

Le lendemain, 28 juin, malgré les souffrances de la nuit, malgré une fièvre intense, il fallut repartir; mais les habitants de Saint-Crépin demandèrent comme un honneur de le porter dans un fauteuil, afin de lui éviter les secousses de la charrette par ces âpres chemins. Puis on traversa Saint-Clément et Châteauroux. Bientôt on fut en face d'Embrun, mais Bontoux voulut qu'on évitât la ville de peur de manifestations trop sympathiques en faveur de son prisonnier.

Cependant, devant l'attitude menaçante de la foule qui voulait voir le Pape, le commissaire dut céder, et l'on se reposa quelque peu dans la maison d'un officier municipal, nommé Miollan. On repartit bientôt dans la direction de Savines, gros village sur les pentes du Morgon. Non loin de là s'élevait un château, habité par la marquise de Savines, Polyxène de Castellane, mère du triste évêque de Viviers, que nous avons vu plus haut parmi les quatre prélats jureurs. Cette noble femme eût bien voulu offrir l'hospitalité au Vicaire de Jésus-Christ, mais Bontoux s'y opposa, préférant une petite auberge du village, qui servait d'asile aux muletiers des environs. C'est à peine si M^{me} de Savines put y faire accepter un fauteuil et un canapé apportés du château. Cette noble femme vint elle-même et put s'agenouiller auprès de l'auguste captif, le suppliant de la bénir et de lui

rendre la paix qu'elle avait perdue depuis l'apostasie de son fils (1).

Le lendemain, 29 juin, Pie VI arrivait à Gap. Sur un ordre exprès du D^r Duchadoz, effrayé de l'état du noble proscrit, on dut séjourner deux jours dans le chef-lieu des Hautes-Alpes. Dès le 30, le Pape se trouva beaucoup mieux et put recevoir les membres de la famille Labastie, qui lui donnait l'hospitalité, l'administration départementale, le Conseil municipal et les représentants des principales familles de Gap. Parmi eux se présenta un prêtre, M. Escallier, curé constitutionnel de la cathédrale; il venait comme un coupable demander au Pape l'absolution de son apostasie, qu'il sollicita dans un discours latin, en forme de harangue. Pie VI l'écouta avec compassion, le bénit, le releva des censures encourues et le renvoya heureux et pardonné.

Le lendemain, 2 juillet, il fallut quitter cette bonne ville de Gap. Dans la matinée, un capitaine de gendarmerie, nommé Tavernier, chef de l'escorte qui devait accompagner Pie VI, se présenta devant lui : « Citoyen Pape, dit ce pandore, quand vous voudrez..... les chevaux sont à la voiture! » Le Pape, sans relever la grossièreté de cette invitation, fut transporté à la voiture au milieu d'une foule immense qui, pour le voir une dernière fois, montait sur les arbres, sur les toits des maisons et le suivit sur la route, malgré les efforts de l'escorte pour la repousser.

On raconte qu'une jeune fille, Sophie Didier, malade depuis longtemps, suivit la

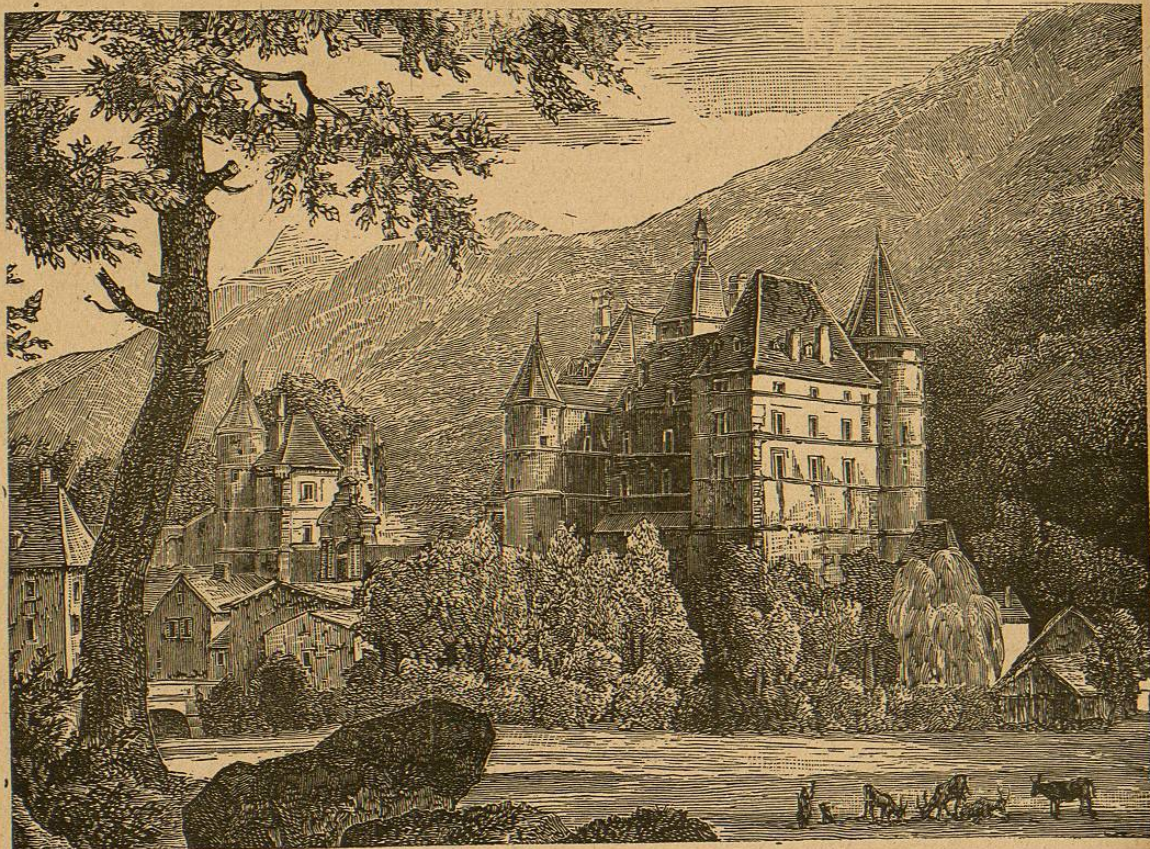
(1) Huit ans plus tard, raconte M. de Franclieu (p. 58), l'ancien évêque de Viviers vint un jour frapper à la porte de ce château, où il rencontra M^{me} de Savines : « Eh quoi! ma mère, dit-il, ne reconnaissez-vous pas votre fils? — Malheureux! répit-elle, je ne suis plus votre mère depuis que vous n'êtes plus le fils de ma Mère, la Sainte Église de Rome! allez! retournez sur vos pas, n'entrez pas dans ma demeure; l'empreinte de vos pieds sur ce sol qu'ont foulé vos ancêtres y apporterait la ruine et la mort! — Oh! n'y aura-t-il donc plus dans l'Église de pardon pour les coupables? » gémit l'apostat. Vaincue par ce repentir et par les instances de son autre fils, la marquise ouvrit la porte, conduisit l'ancien évêque dans une petite salle, où, pendant tout un Carême, elle l'obligea à vivre au pain et à l'eau, sans lui permettre de sortir. Il mourut repentant en 1815.

voiture jusqu'au village de Laye : « Si je puis approcher du Pape, se disait-elle, si je reçois sa bénédiction, je serai guérie ! » Sa foi ne fut pas trompée. Tandis que le postillon changeait de chevaux, elle put fendre la foule et, s'approchant de Pie VI : « Saint-Père, dit-elle, bénissez-moi ! » Le Pape étendit la main, et la jeune fille guérie retourna à Gap, rayonnante de bonheur (1).

De Gap à Corps, le cortège s'avancé au

milieu des populations empressées. A Saint-Bonnet, racontent encore les habitants, « les arbres étaient fleuris d'enfants et leurs cris d'allégresse arrivaient au Pape, mêlés aux acclamations et aux vœux des vieillards ». De Brutinel au hameau des Baraques, c'est-à-dire pendant 3 kilomètres, la voiture pontificale, pressée de toutes parts, fut contrainte de s'arrêter.

Sur les rives du Drac, après lequel on



CHATEAU DE VIZILLE

entraîné dans l'Isère, M. Rolland, juge au tribunal de Grenoble, attendait le Pape. André Réal, commissaire du département de l'Isère, empêché de quitter son poste, l'avait désigné pour le remplacer et pour recevoir l'auguste prisonnier des mains de Bontoux. Pie VI logea à Corps, chez un notaire nommé Eymar. Le 3 juillet, le Pape arrivait à La Mure, où il fut reçu chez

(1) Tiré des *Annales de Notre-Dame du Laus*.

M. Gênois. La fatigue du voyage l'obligea d'y séjourner jusqu'au surlendemain.

Nous ne décrivons pas les scènes attendrissantes qui se renouvelèrent ici, comme partout, sur le passage du Pape. Mais, dans cette petite ville, où règne aujourd'hui l'inénarrable Chion-Ducollet, il ne sera pas sans intérêt de savoir ce qu'imaginèrent les sans-culotte d'alors. Fatigués des témoignages de respect prodigués au Saint-Père, ces révolutionnaires imaginèrent une super-

cherie bien digne d'eux. Affublant un jeune homme de longs vêtements blancs, ils mirent sur ses pieds la mule du Pape, puis ils étendirent leur patient sur un sofa, dans une salle basse de la maison, dont ils avaient eu soin de fermer les volets. Alors ils ouvrirent doucement la porte, puis ils invitèrent la foule à venir baiser ces pieds qui pendaient. La fraude ne tarda point à être découverte. Mais l'année suivante, le malheureux jeune homme, qui s'était prêté

à cette parodie sacrilège, mourait en proie à des souffrances terribles et poussant des cris effrayants.

De La Mure à Vizille, le voyage se fit sans incidents. M. Peyron, commissaire de la République, conduisit le Pape au château bâti par Lesdiguières et alors habité par des protestants de Genève auxquels la famille Périer, propriétaire depuis 1775, l'avait loué, pour y établir une fabrique de toiles peintes. Le cortège n'y fit qu'une



ARRIVÉE DU PAPE PIE VI A GRENOBLE EN 1799 (Gravure du temps.)

pause et, à 4 heures, il reprit le chemin de Grenoble.

On se rappelle que M^{sr} Spina et les autres ecclésiastiques de la suite du Pape avaient été conduits de Briançon dans cette ville. Quelle ne fut pas leur joie quand il le virent arriver à l'hôtel de Vaulx ! Là, Marguerite de Rachais, baronne de Vaulx, avait obtenu l'insigne honneur de donner asile au saint exilé. Quand le Pape parut au bas de l'escalier, les prélats Spina et Caracciolo, le P. Pie de Plaisance, les abbés Marotti et Baldassari, le reçurent à genoux ; Pie VI eut pour eux un regard tout chargé

de tendresse. Quant à M^{me} de Vaulx, elle était si pénétrée du bonheur de recevoir le Pape chez elle que, tombant aussi à genoux, elle ne put que s'écrier : « Non, je n'étais pas digne de recevoir dans ma maison le Vicaire de Jésus-Christ ! » Et, en disant ces mots, elle tomba évanouie.....

Les portes de l'hôtel avaient été fermées par ordre du commissaire, sitôt que le Pontife y eut pénétré ; mais la foule stationnait tout autour, pressée, houleuse, menaçante et attendant la bénédiction du Pape. Le commissaire importun fit tirer les rideaux de la chambre. Mesure inutile :